

Pas à pas

Debout. Bien campée sur mes deux jambes, je ferme les yeux. Inspire profondément. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le moment est arrivé. Mon voyage peut commencer.

Je pars à l'aube, alors que les premiers rayons du soleil commencent à peine à lécher la montagne face à ma chambre. Celle que j'ai décidé de gravir jusqu'au sommet aujourd'hui, coûte que coûte. Une énorme masse couleur chantilly dont on devine le cœur praliné par endroits. Le Mont Jambier. 2035 mètres d'altitude. 346 mètres de dénivelé à l'extrême pointe du massif du Grand Roc. Département des Hautes Alpes.

Coincée au fond de mon lit depuis des semaines, j'ai eu tout le temps d'y penser. De tout imaginer dans les moindres détails. Encore et encore. En réalité, le projet est simple. Mettre un pied devant l'autre pour partir à l'assaut du Jambier. Seule. Sans aucun matériel. Un voyage complètement fou. Celui dont j'ai besoin pour avancer.

Dès le premier pas, une petite douleur - encore largement supportable pour le moment - enserre mes chevilles et remonte progressivement le long de mes tibias. Malgré tout, je profite de toute l'énergie accumulée cette nuit et avale goulûment les dix premiers mètres. Avidé de mouvement et de liberté. De mouvement, surtout.

J'évolue lentement mais rien ne presse. Mon voyage n'est ni une course ni une compétition. Hormis peut-être contre moi-même.

Une brume épaisse voile rapidement la lumière naissante, laissant dans une obscurité presque complète le sentier damé par les pas des nombreux randonneurs qui m'y ont précédé la veille. La neige encore fraîche crisse bruyamment sous mes grosses bottines fourrées. Concentrée sur mon objectif, je pose avec prudence un pied devant l'autre. Dérape brusquement à demi sur une sournoise plaque de givre cachée sous la poudreuse. La douleur augmente d'un cran, m'obligeant à ralentir encore un peu.

Le vent commence à se lever, en même temps qu'un timide soleil apparaît par moments comme un spectre dans un ciel couleur purée de pois. Une brise glacée siffle une mélodie légère à mes oreilles couvertes aux trois quart par l'épais bonnet de laine tricotée par maman. Tous les deux ou trois pas, sa main invisible me soulève et me repose aussitôt sur le chemin.

Engoncée dans mon anorak jaune citron, je frissonne légèrement dans la fraîcheur de cette nuit d'hiver qui n'en finit pas. Comme il est bon de respirer l'air pur des montagnes, celui pour lequel je suis venue ici. Sur l'idée de maman et les bons conseils du chirurgien. Comme ils avaient raison lorsqu'ils m'assuraient que je me sentirais mieux dans cet environnement paisible. Ces hautes montagnes nichées entre la France et l'Italie. Moitié rillettes moitié raviolis.

Malgré tout, au fond, je me sens toujours coupée en deux. Écartelée entre ma vie ordinaire d'adolescente d'avant l'accident et l'existence très différente que je mène ici depuis neuf semaines.

Je me retourne un court instant pour observer la clinique derrière moi, bâtiment ultra moderne construit spécialement pour accueillir les patients polytraumatisés de la région. Mais pas n'importe lesquels. Uniquement les victimes gravement touchées par un A.V.P. Accident de la Voie Publique pour les néophytes. Trois petites lettres qui ont changé mon existence à jamais. Brisé ma vie comme mon corps en plusieurs morceaux. Un puzzle de chair et de sang niveau expert. Impossible à terminer.

Je plisse les yeux et tente d'apercevoir ma chambre, au 2ème étage, juste à côté du bureau des infirmières. Les blouses rose marshmallow veillent sur moi nuit et jour, aussi prévenantes et collantes qu'un bataillon de mamans clonées. Je soupçonne le modèle original de ne pas y être totalement étranger.

Je puise dans les maigres ressources cachées de mon corps et continue encore plus doucement la marche. Le paysage autour de moi change à chaque pas. Je découvre émerveillée toute la gamme insoupçonnée des couleurs de la montagne en hiver. Partout, le blanc immaculé d'une neige aussi pure et fine que du sucre glace. Ça et là, le feuillage vert menthe des sapins. Dans les creux de la montagne, de chaudes nuances de brun, du caramel au chocolat.

La souffrance, plus intense à chaque pas, me détourne peu à peu de la contemplation de ce paysage de conte de fée. Je ne peux retenir plus longtemps une grimace. Mes jambes brûlent sous un feu qui ne me laisse quasiment aucun répit. Je dois à nouveau ralentir pour ne pas caler complètement.

Avancer. Encore. Un pas après l'autre jusqu'au sommet. Je me suis jurée d'y parvenir. D'aller

au bout de ce voyage. Ne pas faire les choses à moitié. Même si la douleur me tord les tripes et me noue l'estomac.

Pour fuir le mal, je tente de me raccrocher à ce qui m'entoure. En contrebas, j'aperçois la vallée de La Louve au fond de laquelle brillent les milliers de petits points lumineux des maisons, disposés en rangs serrés comme sur la toile d'un impressionniste. Vues d'ici, les voitures en circulation paraissent à peine plus grosses que des Majorettes. Le mouvement incessant de leurs phares me donne presque instantanément la nausée. Je replonge aussi sec trois mois en arrière. Le jour de l'accident. Celui qui m'a conduit ici.

Même si j'ai encore du mal à le digérer, je sais que c'est ma gourmandise effrénée qui a tout déclenché. Tout précipité. Irrémédiablement.

Depuis mes cinq ans, Maman m'appelle « ma petite ogresse » pour plaisanter mais comme dans tout surnom, il y a un fond de vérité. Manger est pour moi bien plus qu'un simple plaisir. Presque une raison de vivre. Parfois une obsession.

Mes 15 ans tout frais n'y ont rien changé, au contraire des filles de mon âge plus préoccupées par les garçons que par le fond de leur assiette. Aux autres les bikinis, les mini jupes et les régimes draconiens. À moi les incessantes fouilles en règle des placards de la cuisine dans le dos de maman, les descentes dans le frigo en rentrant du collège et les petits encas à toute heure du jour et de la nuit. Des mets les plus sucrés aux plats les plus relevés, je n'ai toujours que la nourriture à la bouche.

J'avais pourtant déjeuné autant que Pantagruel ce jour-là. Malgré tout, j'ai lourdement insisté pour que maman m'emmène acheter quelques petits gâteaux à la pâtisserie du village. Religieuse, macarons, éclair ... N'importe quoi aurait fait l'affaire pour calmer ma troisième fringale de la journée. Maman a cédé, comme toujours, et nous avons rejoint la route principale. Roulé à peine quelques centaines de mètres. Jusqu'au choc brutal avec cette autre voiture.

Du coin de l'œil, avant de sombrer, j'ai vaguement aperçu un pneu solitaire roulant à toute vitesse sur la chaussée comme un rouleau de réglisse géant. Oubliée la boulangerie. À la place des gâteaux, plusieurs tonneaux. Et en guise de cerise, un voyage aux urgences. Gyrophare en marche et sirène hurlante.

L'accident a été spectaculaire d'après le couple de vacanciers témoins de la scène. Lorsque les pompiers sont arrivés sur place, ils ont trouvé un impressionnant méli-mélo de corps et de tôle enlacés. Imbriqués. Soudés. Maman s'en est miraculeusement tiré avec seulement quelques bleus. J'ai eu moins de chance.

En dépit de ma détermination à aller au bout de ce voyage, la douleur gagne encore du terrain. Ma cadence a sensiblement ralenti. Un escargot irait désormais plus vite que moi s'il osait seulement s'aventurer dans le froid mordant de ce gris matin d'hiver. Je traîne de plus en plus difficilement ce corps qui m'est devenu étranger depuis l'accident. Et que je ne reconnais plus qu'à moitié dans le miroir. Je tente de me concentrer sur ma respiration pour oublier rien qu'un instant la souffrance qui irradie atrocement ces fichues jambes. Chaque pas m'arrache un petit cri. Me cloue un peu plus au sol.

C'est fini. Je n'atteindrai pas le sommet aujourd'hui. La défaite est amère. Certainement pas mon goût préféré. Incapable de continuer, je finis par m'arrêter pour de bon, exténuée. Avec pour unique désir à présent une bonne dose du calmant puissant qui seul pourra rendormir pour quelques heures la pire douleur qui soit. Celle des membres qui n'existent plus. J'appuie rageusement sur la sonnette.

1354 mots